

Aspirant GERARD
9° Batterie. III/304

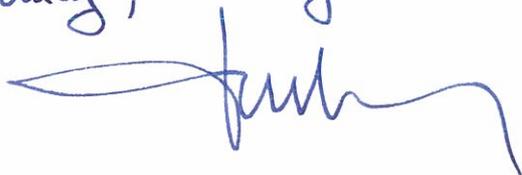
1940
RELATION DES EVENEMENTS DU 5 JUIN / ET DES
JOURS SUIVANTS

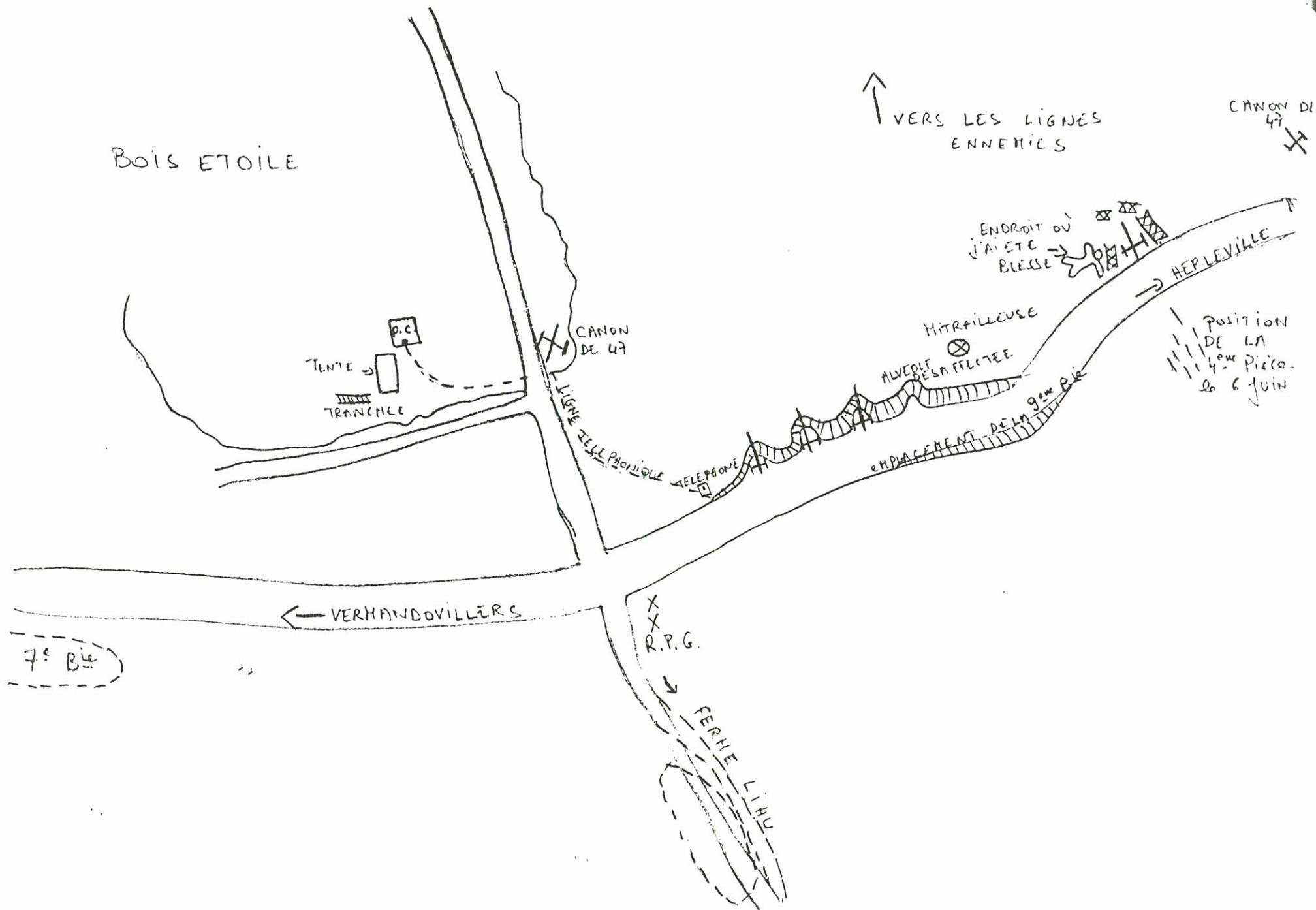
RELATIVE A LA 9° BATTERIE DU 304° R.A.C.P.

SUIVI DE MES IMPRESSIONS PERSONNELLES DE
BLESSURE ET DE CONVALESCENCE.

Pau Adieu Gerard
afin qu'il sache que son
grand oncle Claude Gerard
fut un héros de la guerre
1939 - 1945

Nancy, le 30 janvier 2007





RELATION DES EVENEMENTS DU 5 JUIN ET JOURS SUIVANTS,
A LA 9° BATTERIE DU 304° R.A.C.P.

Le 5 Juin, la batterie est à la disposition qu'elle occupe depuis le 31 Mai, à deux heures du matin, sur le bord de la route de VERMANDOVILLERS à HERLEVILLE, à 300 mètres du carrefour de cette route avec le chemin allant du BOIS ETOILE à la ferme LIHU.

A cet endroit, la route est encaissée entre deux talus sur une longueur d'environ 150 à 200 mètres.

En avant de la position, un immense champs de trèfles ; vers la gauche (Herleville), un champs de betteraves ; en arrière un champs de trèfles, et vers la gauche un champs d'avoine. A 900 mètre de la batterie, en direction d'HERLEVILLE, au lieu-dit "LE CALVAIRE" quelques arbres.

Le 3 Juin 40, la Pièce a été retirée de son alvéole pour être placée à une centaine de mètres de là sur la gauche, en vue du tir anti-char. Cette pièce est d'ailleurs doublée par un canon de 47 qui est en batterie 200 mètres plus à gauche environ.

Par les soins du M.D.L. FORTIN, une mitrailleuse a été installée entre la batterie (constituée par 3 pièces) et la quatrième pièce (anti-char), dans une alvéole spéciale. De même, les deux fusils-mitrailleurs ont été placés de chaque côté de notre pièce anti-chars, à 40 ou 50 mètres.

LE 5 JUIN

Dans la nuit du 4 au 5 Juin, violents bombardements d'artillerie ennemie. Notre abri P.C. a été terminé dans la nuit du 4 Juin ; Néanmoins, nous nous couchons toujours dans la tente du Capitaine FILLOQUE. Vers II heures du soir, première alerte : les allemands arrosent le Bois Etoile ; le tir est très ajusté et fusant. Nous descendons dans la tranchée d'où nous entendons siffler les éclats autours de nous.

Vers 23 heures 15, le tir n'ayant pas encore cessé, le Commandant CHESSE téléphone de la ferme LIHU où est installé le P.C. du groupe, pour donner l'ordre de déclancher le " Tir d'Arrêt N°2". A ce moment le tir allemand s'espace et je quitte en courant le P.C. pour aller aux pièces.

Le tir est déclanché : il dure 2 minutes environ. Une fois le tir terminé, je consulte le Sous-Lieutenant SAUNIER, qui m'avait rejoint à la batterie, pour savoir s'il fallait rester où nous étions ou rentrer au P.C. Nous téléphonons au Capitaine qui nous demande de rester aux Pièces pour le cas où nous recevriions l'ordre de déclancher un nouveau tir.

Cependant aucun ordre ne nous parvient. Au bout d'une heure et quart environ, la sonnerie du téléphone retentit : c'est le Capitaine qui nous demande de revenir au P.C. Il est près d'une du matin, et nous prenons à pied le chemin du Bois Etoilé, quand brusquement le tir de contre-batterie allemand se déclenche. Nous sommes à 100 mètres de la première pièce : trop loin pour revenir en arrière : il faut courir en avant, et c'est ce que nous faisons, mais la violence et la précision du tir nous force à nous "planquer" dans le fossé.

Néanmoins, nous progressons par bonds de 4 ou 5 mètres entre chaque éclatement. Je passe devant SAUNIER. Nous progressons dans le fossé de gauche. Un obus de 150 s'enfonce dans le chemin à deux mètres sur notre droite sans éclater : c'est une chance, car il nous aurait littéralement hachés. D'ailleurs environ un obus sur 5 que nous entendons sigfler n'éclate pas. Cela nous permet de nous détendre en plaisantant sur la valeur des fusées allemandes !

Bientôt nous sommes hors de la zone des coups. Les Pièces elles, sont bien encadrées, le téléphone est coupé en trois endroits. Pendant que l'on procède aux réparations, nous descendons dans l'abri, où le Capitaine toujours souffrant de sa sciatique, a fait transporter le téléphone et le matériel de couchage. Je suis si harassé de fatigue que je m'endors immédiatement.

Vers deux heures, la batterie est de nouveau alertée pour exécuter le tir d'arrêt. Après une pause, l'artillerie ennemie redouble d'ardeur et arrose maintenant largement le Bois Etoilé et ses alentours jusqu'au Bois Madame, sans prendre cependant la 9° Batterie à partie ; néanmoins, les coups ne tombent pas loin.

Vers 3 heures 20, la batterie exécute un troisième tir d'arrêt. C'est à ce moment que je remarque en avant et à gauche de la batterie suivant un axe SO/NE, une série de petites fusées blanches dont je ne comprends pas la signification.

SAUNIER les a également remarquées et s'en inquiète. Le bombardement ennemi continue.

A 4h50 et 5h15, nouveau tir d'arrêt N°2. Vers 5h45, autre tir de 24 coups par Pièce.

A ce moment je crois percevoir des sifflements de balles, et j'aperçois le Sergent COURTEL de la 4° Pièce qui arrive en courant et en criant qu'on leur "tire dessus". Lui-même est légèrement blessé à l'épaule par une balle qui a coupé son manteau et sa vareuse en frôlant sa peau.

Pendant que je me rends moi-même à la 4° Pièce pour me rendre compte, la batterie effectue un autre tir, il doit être 5h53.

Les avions ennemis, depuis quelques instants, nous survolent et lachent des bombes sur la 7° batterie, en même temps qu'ils règlent le tir de leur artillerie.

En rampant, je parviens bientôt à la 4^o Pièce, où effectivement j'entends siffler et même claquer les balles. La luzerne est si haute que je n'aperçois personne. A ce moment; je constate que j'ai perdu le chargeur de mon pistolet. Je reviens donc sur mes pas, et rencontrant le M.D.L. LEVAVASSEUR, je lui donne l'ordre de monter deux caisses d'obus à balles à la 4^o Pièce (celle-ci, en effet, n'était approvisionnée qu'en obus de rupture et obus anti-chars). Puis je remonte moi-même à la pièce où la situation s'envenime. Je prends le fusil du Sergent BOURREY, et m'abrite derrière une charrue qui se trouve près de la pièce.

L'ennemi, à ce moment s'était déjà emparé de nos fusils-mitrailleurs et du canon de 47. Il se trouvait donc à moins de 200 mètres de nous et engageait un duel au canon à cette distance : 47 contre 75 à 200 mètres ! Leur premier coup est court : nous tirons à notre tour, à obus de rupture. Un deuxième coup détruit le 47 sans que nous ayons beaucoup souffert ; néanmoins plusieurs sergents sont blessés. Le M.D.L. BABAULT, chef de pièce, charge lui-même sa pièce à obus à balle et reçoit un écart dans les reins au moment où il tire.

A cet instant, voyant quelque chose remuer dans la luzerne, je me soulève pour tirer : je n'ai même pas le temps d'épauler une balle explosive vient frapper la charrue à 50 cm de ma tête, s'y brise, et la gerbe d'éclat vient me grapper à la partie gauche du cou. (Med. : région cervicale gauche).

Ce qui suivit n'est plus assez net dans mon esprit et c'est au récit de S. Lt. SAUNIER que je me reporte.

Il est environ 6 heures 15. Le canonnier VAUVELLE ramène l'Aspirant GERARD, grièvement blessé. Dans l'encaissement de la route, les infirmiers lui donnent les premiers soins.

Dès que le Sous-Lieutenant SAUNIER apprend la nouvelle, il fait prendre les armes individuellement et informe le Capitaine qui est dans son P.C., et le Commandant du Groupe, de la gravité de la situation.

Le Capitaine sort de son P.C., et demeurera continuellement avec sa Batterie. Les fantassins ennemis exécutent sur nous des tirs de mousquetterie au fusil-mitrailleur et à la mitrailleuse et lancent de petites bombes.

Les servants des pièces déployées en tirailleur le long des talus avant et arrière répondent aux tirs de mousquetterie entre les tirs d'artillerie.

La mitrailleuse (St Etienne) s'enraye. La 4^{ème} pièce n'a plus de personnel pour la servir.

Successivement, après le M.D.L. BADAULT et l'Aspirant GERARD, sont blessés, les servants DUBOIS, PEIGNY, DILIGENCE, puis le M.D.L. LEVAVASSEUR. Il est environ 7 heures 30. La pièce n'étant plus défendue, tombe aux mains de l'ennemi dont les tirs de mousquetterie redoublent d'intensité. Heureusement le talus nous protège et entre temps nous exécutons un tir d'artillerie.

Il y a des fantassins ennemis devant nous, derrière nous et à notre gauche.

- - - / - - -

Le Capitaine FILLOQUE craint que l'ennemi très nombreux, réussisse à nous encercler. Il est près de 8 heures. Il téléphone à la 8ème Batterie et demande au Capitaine VALLOIS un tir à obus à ballée devant nous. Le Capitaine VALLOIS dispose d'une pièce : il tire. Le premier coup est très court, il tombe en plein sur nous, sans causer de dégât heureusement. Enfin, le tir se précise et nettoie l'emplacement de notre 4ème pièce. L'ennemi se tait, bien que quelques coups de mitrailleuse partent de temps à autre, d'assez loin.

Le Canonnier STALAIN est blessé vers 8 heures 15.

Vers 9 heures, la Batterie est alertée aux chars. Il y a lieu de sortir les pièces des alvéoles ; il faut donc abattre le talus pour faire une montée. Dès que les hommes lâchent le fusil pour prendre la pelle, l'ennemi reprend ses tirs meurtriers.

Le Capitaine FILLOQUE, aidé du M.D.L. FORTAIN et de quelques hommes, tente de reprendre la pièce : il n'y parvient pas.

Les munitions d'infanterie s'épuisent. Le S.Lt. SAUNIER se rend à bicyclette à la 8ème Batterie, pour désigner au Capitaine VALLOIS les points précis où se trouvent les fantassins ennemis. La 8ème Batterie tire, ce qui nous permet de monter nos pièces sur le talus. Le S.Lt. se rend ensuite au P.C. du Groupe pour réclamer de vive voix le renfort déjà demandé par téléphone, et rapporter des cartouches.

L'ennemi a été un moment réduit au silence. La Batterie exécute un tir : aussitôt l'ennemi reprend son feu. Le Brigadier GUERRIER, pointeur de la 2ème pièce, est tué à son colimateur, d'une balle perforante dans la tête. Le Canonnier PESANT est grièvement blessé au bras droit, l'artère radiale est atteinte.

Il est environ 10 heures, le Capitaine FILLOQUE désespère d'obtenir une section d'infanterie ou un engin blindé pour nous dégager. Le S.Lt. SAUNIER propose de se rendre au P.C. du Colonel du 41° R.I., à VERMANDOVILLERS. Introduit près du Colonel, il expose la situation de la 9ème Batterie. Le Colonel refuse l'appui même d'un groupe de combat. Le Sous-Lieutenant insste, le Lieutenant LAVIGNE, officier de liaison du III/304 arrive et appuie la demande. Le Colonel semble inébranlable dans sa décision, quand arrive l'Adjudant TARDIVEAU du 41° ; il rentre de mission d'HERLEVILLE et il expose la demande que lui a faite le Capitaine FILLOQUE, qu'il a vu sur la route à savoir : dégager la position avec sa chenillette en parcourant le champs.

Il est volontaire pour cette mission, il armera sa chenillette avec un fusil-mitrailleur. Le Colonel consent et accorde un groupe de Combat.

Grâce à l'appui de ce G.C., et à la bravoure de l'Adjudant TARDIVEAU, la 9ème Batterie récupère non seulement sa 4ème pièce et tout le matériel perdu, mais fait 232 prisonniers qui laissent sur le terrain une masse considérable de munitions et d'armes.

Les prisonniers évacués, le terrain purgé, le Capitaine fait réinstaller la Batterie : il est environ 13 heures.

Dans une tranchée près de la 4ème pièce on retrouve son et sauf le mitrailleur français RIQUIER qui s'y était caché lorsqu'il fut surpris par l'ennemi. Les servants de la pièce de 47, fait prisonniers par les allemands, sont également retrouvés.

Nous exécutons à nouveau quelques tirs demandés par l'infanterie.

Un de nos rprisonniers déclare qu'ils étaient environ 600 et qu'une partie d'entre eux s'est repliée sur HERLEVILLE.

Par prudence, le Capitaine FILLOQUE sollicite l'appui d'une section pour la nuit du 5 au 6.

L'artillerie ennemie arrose de temps en temps, particulièrement le Bois Etoilé.

La nuit tombe, claire. Les fantassins veillent à notre gauche. Des avions ennemis circulent et inspectent le sol en lançant de nombreuses fusées éclairantes. Un avion, sans doute français, pointe vers ESTREE. Les projecteurs ennemis fouillent le ciel, et D.C.A. allemande tire. L'avion repart.

LE 6 JUIN

Vers 1 heure nous sommes ravitaillés en munitions. Dès le petit jour, des fusées partent au N.E. d'HERLEVILLE ; ce sont des éléments qui se regroupent, mais plus loin que la veille. Nous exécutons des tirs d'arrêt avec trois pièces : la 4^o est anti-chars sur le talus arrière.

Vers 8 heures, le P.C. du Groupe annonce une forte attaque de chars en direction de VERMANDOVILLERS. Le Capitaine décide de placer une autre pièce sur le talus arrière. La première pièce est sortie et installée.

Vers 9 heures, nous tirons à la gauche du clocher de VERMANDOVILLERS sur une ligne de chars qui se défilent. Au bout de quelques instants, apparaissent au sud de VERMANDOVILLERS, trois chars bien vite arrêtés par les tirs d'artillerie (probablement ceux de la 7ème bis).

Nous surveillons le bord N.E. d'HERLEVILLE.

Le Capitaine reçoit l'ordre de tirer sur le clocher. Le tir est exécuté par la 1ère et 4ème pièce, pendant que les deux autres exécutent les tirs demandés par l'infanterie, en avant des points d'appui : FOUCAUCOURT, HERLEVILLE, LE BOIS ETOILE.

Vers 14 heures, des fantassins ennemis se regroupent au N.E. d'HERLEVILLE, malgré nos tirs et ceux du 10^o R.A.

Bientôt l'artillerie ennemie répond à nos tirs. La 9ème Batterie est prise de flanc par une Batterie ennemie installée au S.E. de VERMANDOVILLERS, vers ABLAINCOURT. Nous avons aperçu une colonne qui marche vers LIHONS.

Nous demandons des renseignements pour savoir s'il y a lieu de tirer : dans le doute le Capitaine s'abstient, et pourtant, à la jumelle il semble bien que ce soit des ennemis.

Nous veillons toujours aux tanks. Nous craignons une attaque venant de FOUCAUCOURT ou de VERMANDOVILLERS. Le Commandant CHESSE nous encourage, nous disant de tenir, car une contre-attaque allait nous délivrer.

L'ennemi nous arrose toujours : le clocher de CHAULNES est en feu. VERMANDOVILLERS est atteint, bientôt c'est le tour de LIHONS. Vers 18 heures, bombardements d'artillerie et d'aviation.

Le Capitaine FILLOQUE se rend au P.C. du Groupe vers 19 heures, toutes les communications étant coupées. Il revient sans avoir vu le Commandant. Pendant ce temps, nouvel arrosage. Vers 22 heures, à la tombée de la nuit, le Capitaine retourne au P.C., et revient avec un ordre de mouvement (changement de position). Vers 24 heures, il est à nouveau convoqué au P.C. du Groupe et en revient avec un ordre de repli.

LE 7 JUIN

A 1 heure du matin, le Capitaine SICHEL apporte l'ordre formel de repli ainsi que l'itinéraire.

Vers 2 heures du matin, la Batterie est prête et part en suivant l'itinéraire : LIHONS, ROSIERE EN SANTERRE, MONTDIDIER, FERRIERES, arrivée au matin vers 8 heures.

Départ le soir à 21 heures : itinéraire : HAMS, GAMES, AUSAUVILLERS, VAVIGNIES.

LE 8 JUIN

Arrivée à VAVIGNIES vers 2 heures du matin. Le Capitaine FILLOQUE, qui était à AUSAUVILLERS avec le Capitaine VALLOIS, arrive vers 4 heures. Nous couchons à la ferme. Dès l'arrivée, il semble étrange de voir tant de fusées autour du village. Pendant la matinée, nombreux raids aériens.

Le déjeuner de midi est brusquement interrompu par les cris de gens affolés, qui courent dans la rue : "Voilà les B..." Le S.Lt CHAVENON (8^e Batterie) part avec le S.Lt. INGELBACH : CHAVENON sera tué dans le courant de l'après-midi, lorsqu'il se trouvera nez-à-nez avec une blindée allemande qui le criblera de balles.

Tous les officiers sont mandés au P.C. du Groupe.

Le Capitaine précède le S.Lt. SAUNIER, qui donne l'ordre de faire tourner à tout hasard. Au retour, c'est l'affolement général : Le Train Régimentaire s'étant mis en route, des voitures ont suivi. Le Capitaine, pistolet au poing, calme les peureux et régularise la circulation. Enfin toutes les voitures partent. Le Capitaine met une pièce en batterie le long de la route de FUMECHON, puis plus loin au carrefour des routes N.38 et G.C.94.

.../...

Vers 16 heures, nous recevons l'ordre de nous replier : itinéraire : CATILLON, BULLES, LA RUE SAINT PIERRE, LA NEUVILLE EN HEZ

18 heures : nous stationnons dans la forêt pendant que le commandant CHESSE esst parti aux renseignements.

21 heures 30 : il revient et nous repartons vers BRESLE à la tombée de lé nuit. Nous stationnons dans BRESLE pendant plus de 2 heures (un Latil remorquant un camion est en feu).

LE 9 JUIN

Nous repartons vers 1 heure en direction de NOAILLES où nous arrivons à 8 heures. Après un arrêt dans la ville, nous montons au bois ; les colonnes défilent. A 14 heures, nous repartons pour l'ISLE-ADAM, par BRAUMONT : arrivée vers 16 heures : nous cantonnons dans la forêt.

LE 10 JUIN

Nous nous sommes reposés en restant au cantonnement. Le Capitaine FILLOQUE souffre de sa sciatique. Il nous manque des véhicules, égarés depuis VAVIGNIES, mais nous avons encore les quatre pièces (dont une d'ailleurs est indisponible).

Le soir, il est question de se remettre en position.

LE 11 JUIN

Le Capitaine FILLOQUE devant être hospitalisé au VAL DE GRACE, c'est le Lieutenant TREMOUILLE qui prend le commandement de la 9ème Batterie.

A 4 heures, les commandants de la 7ème et 9ème Bétteries (la 8ème ayant été faite prisonnière à VAVIGNIES) partent en recon-naissance avec le Commandant du 3° Groupe.

A 7 heures, les Batteries partent pour les positions sous les ordres du Capitaine SICHEL.

Un épais brouillard empêche la visibilité (brouillard artificiel). La 9ème Batterie est installée sous les arbres, dans un verger ; mais dès que le brouillard est dissipé, vers 12 heures, on se rend compte que la position est vue de l'ennemi.

14 heures : le Lieutenant TREMOUILLE cherche une autre position sur la route de NERVILLE, en bordure d'un terrain cultivé. Les pièces sont installées sous les arbres. La Batterie n'a que trois pièces et le personnel de la 9ème Batterie a été complété par des hommes récupérés du II° Groupe.

Dans l'après-midi nous recevons des tirs à préparer.

Nuit calme.

.../...

LE 12 JUIN

Très tôt, la Batterie exécute des tirs d'arrêt, mais les réponses ne tardent pas. Heureusement, les tranchées nous protègent car l'arrosage est copieux vers 13 heures, et excessif de 17 à 21 heures.

Chaque pièce tire environ 250 coups.

Le soir, le carrefour est particulièrement dangereux. Une voiture automobile est mise hors d'usage, le chauffeur est sain et sauf. Plusieurs fantassins sont blessés, plus ou moins grièvement. La première pièce est manquée de peu : un obus éclate à 2 mètres de la roue gauche : la pièce est touchée mais les servants, qui étaient dans une tranchée à droite, n'ont pas une égratignure. Un obus éclate devant la troisième pièce : personne n'est blessé. Un autre tombe sur un tas de munitions et communique le feu aux caisses : les M.D.L. LAINE, SUTEFORTIN et l'adjudant MARAIS, armés de pelles parviennent à éteindre l'incendie en jetant des pelletées de terre fraîche.

A 21 heures, le commandant envoie au Lieutenant TREMOUILLE l'ordre de repli, suivant l'itinéraire : NERVILLE, MAFFLIERS, BAILLET, DOMONT, AUDILLY, MONTMORENCY, ENGHEN, GENEVILLIERS.

LE 13 JUIN

Arrivée à 6 heures. Le Lieutenant TREMOUILLE gare les véhicules dans une rue ombragée de COLOMBES et se rend à GENEVILLIERS, à la mairie.

Vers 9 heures, le Commandant CHESSE reconnaît un cantonnement (Garage d'autobus de la S.T.C.R.P.)

A 13 heures, le Commandant décide qu'une Batterie, formée moitié par la 7ème, moitié par la 9ème Batterie, avec les Lieutenants TREMOUILLE et SAMSON, se mettraient en position à la station GENEVILLIER le reste des Batteries, sous les ordres du Lieutenant MARTIN cantonner à BUZENVAL.

Départ à 14 heures - Arrivée à 16 heures.

Le soir, départ de BUZENVAL, suivant l'itinéraire : GARCHES, VILLE-D'AVRAY, SEVRES, MEUDON, CLAMART, BIEVRE, PALAISEAU, LONGJUMEAU, LA VILLE DU BOIS.

LE 14 JUIN

La Batterie de tir décroche à 1 heure et rejoint à BALLAINVILLIERS.

A 17 heures, départ suivant l'itinéraire : VILLEJUST, NOZAY, MARCOUSSES, MONTLERY, St MICHEL s/ORGE, BONDOUFLE.

Vers 20 heures, arrivée en bordure du bois. Nous cantonnons dans la forêt.

LE 15 JUIN

6 heures : départ pour mise en Batterie (7 et 9).

Position de 7 heures à 10 heures : tirs sur CHIPEREUX
(6 coups par pièce).

A 10 heures, départ suivant l'itinéraire : le PLESSIS PATHE
VERT LE GRAND, BALLAUCOURT, LA FERTE ALAIS, BOISSY LE CTTE.

Vers 14 heures, position d'ORVEAU où ne tirons pas.

Vers 16 heures, ordre de repli suivant l'itinéraire : LA
FERTE ALAIS, MAISSE, MALESHERBES, PUISEAUX, BEAUMONT DU GATINAIS,
BELLEGARDEN St PAER, SULLY s/LOIRE.

FIN DU RECIT DU SOUS-LIEUTENANT SAUNIER

I I ème P A R T I E

CE QUI SUIT N'EST QUE LE SOUVENIR PERSONNEL DES SEMAINES QUI ONT SUIVI MA BLESSURE. CE PEUT ETRE SUJET A CAUTION, DANS CERTAINS DETAILS, CAR, TANT A CAUSE DE LA FAIBLESSE QUE M'A CAUSE MA BLESSURE QUE DU TEMPS QUI S'EST ECOULE ENTRE LES FAITS QUE JE VAIS RACONTER ET LE JOUR OÙ J'ECRIS CES LIGNES, MES SOUVENIRS ONT PERDU UN PEU DE LEUR NETTETE. J'AJOUTE QUE JE N'AI MIS AUCUNE FORFANTERIE PERSONNELLE DANS MON RECIT : CE QUI SUIT N'EST QUE LA TOUTE SIMPLE VERITE.

Il est environ 6 heures du matin, le 5 Juin ; Depuis une heure les avions nous survolent à basse altitude. L'artillerie ennemie nous harcèle, et les fantassins sont à 200 mètres : La situation est grave, presque désespérée : Pourtant nous nous battons sans nous décourager.

Je suis monté en rampant à la quatrième pièce. Les balles sifflent dans tous les sens : au moment où commence ce récit, je suis couché derrière une charrue, avec le fusil de BOURREY entre les mains. Néanmoins cette charue n'est pas une protection très efficace, car je suis vu par les fantassins ennemis qui sont devant et derrière notre position.

Je tire plusieurs coups de pistolet, plutôt au hasard, et n'obtenant pas de résultats tangibles, je me décide à me servir du fusil. Je me dresse donc sur les coudes et sur les genoux, puis relevant le haut du corps, je m'apprêtais à tirer sur une forme aperçue dans la luzerne avironnante, lorsque j'éprouvais une sensation indéfinissable : du gris qui tournait tout autour de moi, pendant que mon fusil m'échappait des mains. Je sentis également une étrange lourdeur dans mon bras gauche, puis tout à coup une sensation de chaud qui m'inondait des pieds à la tête : "du sang" - Jusqu'alors je n'avais pas réalisé que j'étais blessé - Je n'avais ressenti aucune douleur !

"Blessé !! j'étais blessé et à la gorge". C'était plutôt de l'étonnement que de la peur que je ressentais. En l'espace d'un dixième de seconde, mon étonnement (ou ma peur si l'on veut) fit place au calme le plus absolu : je pensais que j'allais mourir, et la mort ne me faisait pas peur : devant l'irréparable on se résout beaucoup plus facilement.

Quand je dis que j'avais accepté la mort, je ne mens pas, car à cet instant, ma mort ne faisait pour moi aucun doute : l'hémorragie était très considérable et ne s'arrêtait pas : j'avais du sang qui me coulait partout : le long du dos, du ventre, des cuisses, jusque dans mes chaussures où je sentais sa tiédeur.

.../...

Par bonheur pour moi, au moment où je fus blessé, j'avais à côté de moi un canonnier de ma Batterie : VAUVELLE et c'est à la présence d'esprit de celui-ci que je dois la vie. En effet, non seulement il refusa de m'enlever ma cravate, comme je le lui demandais, mais il m'enfila mon mouchoir entre mon cou et le col de ma chemise : j'étais à moitié étranglé, néanmoins je me laissais faire.

Le terrain où nous étions était très à découvert, et pour m'emmener, VAUVELLE dut ramper plus de 150 mètres en me tirant par mon baudrier ; j'étais sur le dos ; chaque fois que VAUVELLE me faisait faire un bond en avant, ma tête retombait en arrière et chaque fois c'était pour moi une atroce souffrance (ma blessure formait une plaie sur la face du cou, devant et à gauche : en retombant en arrière ma tête forçait ma blessure à s'ouvrir, d'où souffrance).

Je crois que les 5 minutes qu'ont demandé notre retour, vers les pièces, ont été les plus pénibles de toutes.

Etait-ce la souffrance ? Etait-ce l'étranglement ? En tous cas, je m'évanouis au bout de quelques instants. Lorsque je me réveillai, VAUVELLE me tirait toujours en me faisant toujours aussi mal. Mon casque était resté à l'endroit où j'étais tombé, car en bon artilleur qui se sert souvent de son goniomètre, je n'avais pas passé la jugulaire sous mon menton. Aussi ma tête trainait-elle dans l'herbe mouillée de rosée : c'est probablement cette fraîcheur qui me fit revenir à moi. J'étais très calme, autour de moi, tous bruits avaient cessés, semblait-il. J'étais persuadé que je n'en avais plus que pour quelques instants.

Enfin, VAUVELLE atteignit la route, encaissée à cet endroit d'environ cinquante centimètres. Les deux infirmiers de la Batterie nous attendaient là avec un brancard, sur lequel on m'étendit. Je souffrais beaucoup mais je ne m'en rendais plus tellement compte. Je n'étais d'ailleurs pas au bout de mes peines, et je renonce à dire la souffrance que fut pour moi ce transport en brancard sur une distance d'environ 100 mètres. Les infirmiers m'ont fait parcourir cette distance par bonds de 5 à 6 mètres, espacés par de vigoureux plongeurs, qui, bien entendu, me secouaient terriblement, afin de n'être pas eux-mêmes blessés par les balles qui sifflaient dru comme grêle dans tous les azimuts.

Enfin, nous nous trouvâmes dans la partie très encaissée de la route où se trouvaient nos pièces. Là j'étais plus en sécurité et on me fit le premier pansement : un gros tampon de coton et une bande. Je me souviens de la tête des servants qui me voyaient passer : Je crus que plusieurs allaient se mettre à pleurer au spectacle de mon passage. Je ne pousserai pas la fatuité jusqu'à croire que c'est l'affection qu'ils avaient pour leur aspirant qui leur arrachait ces larmes, je crois plutôt qu'ils ont été un peu effrayés par la vue du sang dont j'étais inondé des pieds à la tête et qui gouttait à terre tout le long du chemin : frayeur bien excusable si l'on pense que tous nos hommes étaient des réservistes de 35 ou 40 ans, et que nous en étions à notre premier coup dur.

.../...

L'ambulance automobile du Groupe, que le Capitaine avait fait demander, arriva enfin et l'on m'embarqua, couché sur mon brancard

Le Capitaine FILLOQUE, bien que souffrant de sa sciatique, avait tenu à me voir avant mon départ et il arrivait en s'aidant de sa canne au moment où l'on m'introduisait dans la voiture : "Tu es blessé mon petit GERARD, ne t'en fais pas, on se reverra bientôt."

J'éprouvais un grand plaisir à entendre mon Capitaine, mais je l'avoue, ses gentils mots d'encouragement, ne me firent aucune illusion : pour moi, tout était surement fini, bien fini.

Et la voiture partit.

Après avoir pris quelques blessés à la 8ème Batterie, nous arrivâmes à la ferme LIHU où se trouvait l'infirmerie du Groupe. Là aussi on entendait les balles qui sifflaient.

Il me semblait que mes forces revenaient un peu : je m'enquis de l'état de santé de BABAULT : grave, me répondit-on.

L'infirmerie n'était pas très bien montée en vaccins : il y avait à peine de vaccin anti-tétanique. Néanmoins on me fit deux piqûres, suivies de plusieurs autres (caféine, etc...).

Puis on me refit mon pansement, après avoir coupé ma vareuse du col jusqu'au bas de la manche.

Pendant que les autres blessés recevaient des soins, le M.D.L. LEVAVASSEUR, qui, dans le civil, était prêtre, vint vers moi : il était blessé au bras : "Peut-être seriez-vous plus tranquille, mon petit lieutenant, si vous vous confessiez à moi ?" - Je me confessai et je reçus, autant que les moyens le permettaient, les derniers sacrements.

Bientôt j'eus la visite du Commandant CHESSE, et l'on m'embarqua dans l'ambulance, direction de l'H.O.E. de CUVILLY (probablement). Là, on me déshabilla et l'on m'enleva mon pistolet que je n'avais pas voulu quitter : j'étais navré. J'eus heureusement la présence d'esprit d'enlever tout ce que j'avais dans mes poches, car en dépit des assurances que l'on me donna, je n'ai jamais rien retrouvé des affaires que j'avais sur moi en ce moment.

Enfin, je pus m'endormir. Je me réveillai vers 15 heures et je demandai de quoi écrire. Agréable surprise pendant mon sommeil on m'avait volé mon porte-mine et mon briquet!

L'entête du papier à lettre que l'on me donna était très reconfortante : autour des armes de la maison, se trouvait l'inscription "SEMPER VIVAT".

J'écrivis à Papa et à Simonne : je crois que ma main tremblait un peu, car je ne reconnaissais pas mon écriture. Enfin, je fus de nouveau chargé dans une ambulance, et après plusieurs haltes dans divers hôpitaux, j'arrivai le soir à PONT SAINTE MAXENCE.

Après une longue attente, dans la salle de triage, je passai entre les mains de deux infirmières qui me refirent mon pansement. Puis on me fit passer à la radiographie (à CUVILLY, on m'avait déjà fait un examen radiologique). Jusqu'alors j'avais cru avoir été frappé par une balle : la radio montra une multitude de tous petits éclats.

J'attendis encore longtemps dans le couloir attenant à la salle d'opération. Enfin, on m'opéra : la salle, de dimensions moyennes était occupée par six tables d'opération où les chirurgiens opéraient sans prendre seulement une minute de repos.

Lorsque je fus sur le billard, on me fit une piqure au creux du bras droit : l'anesthésiste s'y reprit à trois fois ! je comptais jusqu'à 12 et je perdis conscience. Lorsque je m'éveillai, vers 8 heures, je crus être en enfer : au dehors les bombes allemandes tombaient, les vitres de la chambre où je me trouvais, volèrent en éclat, et en face de moi, se trouvait "le Diable". Lorsque j'eus un peu repris mes sens, je constatai que le diable en question était un jeune capitaine aviateur qui avait été atrocement brûlé à la figure et aux mains.

Le 7 Juin, les allemands se rapprochant de plus en plus, on décide de nous évacuer sur l'Ecole des "ROCHES" à VERNEUIL s/AVRE. Nous sommes aussitôt embarqués dans un train sanitaire.

Pendant le trajet, nous sommes mitraillés par les avions boches dont je vois les ombres filer sur les ballasts.

Pendant la halte en gare, on me donne des cartes postales, de la bière et des cigarettes (je recommençais à fumer). J'écris à nouveau à Papa et à Simonne.

A l'arrivée à VERNEUIL, on me monte dans une ambulance qui m'emmena à l'Ecole des Roches et l'on m'installe dans le pavillon des Officiers : c'est là que je fis la connaissance de tous les Officiers avec qui j'ai passé deux mois à CONCARNEAU et QUIMPER. Il y avait là le Capitaine de Cavalerie LHUILLIER, affligé d'une entorse !, le Lieutenant LEMMEL du 5^e R.A. profondément blessé au bras, les Lieutenants LOUBIER (Cavalier), et le lieutenant Pierre GERARD (pure coïncidence) du 2^eème G.R.D.I. blessé au bras, l'Aspirant LIEBSCHUTZ (D.C.A.) blessé au genou, et d'autres encore....

Le 8 Juin, je me levai. L'espoir était revenu, mais je chancellais un peu sur mes jambes. Je m'étais fait acheter un pyjama et le strict nécessaire à ma toilette : rasoir, savon, eau de cologne, ciseau et lime à ongle. C'est alors que me vint la curiosité de me regarder dans une glace : je fus effaré : une barbe de 15 jours ajoutée au sérieux choc que je venais de recevoir me rendait parfaitement méconnaissable. Malgré mon bras gauche, dont je ne pouvais pas me servir, j'entrepris de me raser : cela n'alla pas sans estafilades, mais je n'en étais plus à cela près ! ! Mon infirmière me trouva d'ailleurs très séduisant après que je fus venu à bout de cette opération délicate.

Le 9 Juin, on me refit mon pansement. J'écrivis au Capitaine FILLOQUE.

Le 10 Juin : les Allemands bombardent VERNEUIL. Le soir on nous évacue sur SEES (Orne), où nous arrivons dans la soirée après avoir croisé des Anglais sur la route. Il n'y a plus de place à l'hôpital, et ce sont les Bonnes Soeurs qui nous reçoivent. Je garderai longtemps le souvenir de leur accueil : il est près de 23 heures, nous faisons à pied le court chemin qui sépare l'Hôpital Militaire de la clinique des Bonnes Soeurs et pendant le trajet, le médecin militaire qui nous accompagne nous annonce l'entrée en guerre de l'ITALIE pour le 11 Juin à 0 Heure.

A peine arrivés, la Supérieure s'inquiète de notre état ; elle tient absolument à nous faire manger. Nous nous attendons à un petit "En Cas", mais c'est un véritable repas que l'on nous sert, avec de vieilles bouteilles de vin. Naturellement la conversation porte surtout sur ceux que nous avons, sans nous concerter, baptisés "les chacals", et la nouvelle de cette entrée en guerre nous attriste beaucoup.

Le 11 Juin, journée à SEES. Je ne sors pas, car ma santé est encore très fragile, et je me fais acheter quelques affaires de toilette par des camarades.

Le 12 Juin, les allemands approchent ; le matin, un chirurgien nous visite : c'est un alsacien, grand et maigre, très décidé : ses mouvements sont aussi brusques que sa démarche et il me retire d'un coup avant que j'ai eu le temps de dire "Ouf", la mèche qu'on m'avait enfoncée dans ma blessure !

A 13 Heures, on nous embarque en train sanitaire, direction inconnue. En fait, une partie d'entre nous a été dirigée vers ORLEANS et le midi de la FRANCE. En cours de route, nous apprenons que nous allons en Bretagne à CONCARNEAU ; cela me rappelle de vieux souvenirs de vacances !!!!!

Le 13 Juin à 13 Heures 30, nous arrivons enfin ; le voyage a été long, mais agréablement coupé de haltes en gare où nous sommes gâtés par la population. Quand on me descendit du train, sur mon brancard, j'entendis une brave femme s'écrier : "Mon Dieu ! un petit gamin", cette exclamation m'a frappé.

Le 14 juin, nous nous installons à l'Hôtel de CORNOUAILLES transformé en Hôpital. Nous sommes catalogués par blessure et je me trouve dans une chambre à quatre lits avec le Lieutenant JAUFFRET du 9ème Zouave, un S/Lt de tirailleurs et un Adjudant du 68°R.A.

Dans la journée, la T.S.F. nous apprend que les troupes Françaises ont abandonné PARIS.

Le 15 Juin, nous apprenons l'entrée des allemands à PARIS. C'est le jour de ma première sortie en ville. Le soir, je dine avec mes camarades à l'Hôtel de France.

Le 17 Juin, en me promenant dans la rue, j'entends l'allocution du Maréchal PETAIN, annonçant sa décision de cesser les hostilités. Le soir, je dine avec LIEBSCHUTZ, dont c'est la première sortie à l'Hôtel de France.

Le 18 Juin, les allemands sont à RENNES et à REDON : bientôt, nous serons coupés du reste de la France et fait prisonniers. Comme je manifeste mon intention de "me tirer" avant qu'il ne soit trop tard, le Capitaine LHUILLIER m'exhorte au calme et nous attendons les allemands.

Le 19 Juin, les allemands ne sont pas encore là, mais on nous propose d'embarquer dans les thonnières qui quittent le port, emmenant des soldats et des civils : je suis bien tenté par cette offre bien qu'elle comporte de gros risques, mais je suis forcé d'y renoncer, car notre "saligaud" de médecin-chef, bien que dûment averti par le Commandant du port de la destination des thonnières à savoir BAYONNE et ST JEAN DE LUZ, nous tint un discours dans lequel il commença par nous dire que la destination des bateaux était inconnue, qu'il nous interdisait d'embarquer et que d'ailleurs il ne nous rendrait pas nos papiers par mesure de sécurité. Sur ce, consignation des blessés officiers et soldats, à l'Hôpital. Le Capitaine LHUILLIER qui m'avait toujours fait l'effet d'être un tantinet "trouillard" me confirma dans cette opinion en déclarant cette mesure judicieuse, car, disait-il : "les allemands qui ne sont pas des C.. iront mitrailler les thonnières par avion".

L'aspirant LIEBSCHUTZ eut plus de culot que moi et s'embarqua sans ses papiers. J'ai su, plus tard, qu'il était arrivé sans encombrement chez lui.

Le soir, les allemands ne sont encore pas là.

Le 20 Juin, ils arrivent en voitures et en motos et visitent l'Hôpital.

Le 21 Juin, malgré l'interdiction, Mme LE BOUR parvient à nous apporter des provisions de bouche, d'ailleurs elle nous en apportera presque tous les jours par la suite.

Le 22 Juin à 18 Heures 30, c'est l'armistice avec les allemands.

Le 23 Juin, Dimanche, messe à l'hôpital.

Le 25 Juin, à 1 heure 30 du matin, cessation des hostilités. Nous écoutons l'allocution du Maréchal, à l'hôpital - Minute de silence- j'achète une provision de cigarettes.

Le 26 Juin, messe à l'hôpital pour les morts, dite par le S/LT CHALUMEAU.

Le 27 Juin, je change d'étage. Après de nombreuses démarches, nous avons pu obtenir du médecin-chef, qu'il décide à nous réunir au premier étage : nous sommes par chambre de trois, et nous avons en plus une salle à manger et une salle de réunion. Je suis institué Popotier.

Le 2 Juillet, les allemands décident de nous envoyer à QUIMPER. Cela devait arriver, car l'hôpital leur plaisait beaucoup, étant pourvu d'un grand jardin, de tennis, et tout proche de la mer.

Le 3 Juillet, pendant le déjeuner, je reçois les premières lettres depuis 6 semaines : 2 lettres de Simonne et une de mes cousins Paul-Daniël, Olivier et Eve-Marie GERARD. A 17 heures, nous prenons le train à la gare non sans avoir, en passant, fait une halte chez notre chère Madame LE BOUR qui nous gâte : Champagne, jambon, beurre, cigarettes, etc...

Il faut encore se battre pour avoir des places convenables en effet, on nous a réservé un compartiment de 3ème Classe dans un vieux wagon, alors que le médecin-chef, les toubibs, les infirmières et infirmiers sont dans un wagon métallique de 1ère Classe.

Le soir nous arrivons au collège du LIKES à QUIMPER, où l'on nous installe tous les onze dans une salle de classe. A cette époque, je pèse 53 Kg, ce qui représente une perte de 11 Kilos par rapport à mon poids normal.

La vie au LIKES est très monotone. Evidemment l'hôpital est consigné sévèrement. Nous passons notre temps entre des séances récréatives organisées par les blessés, et des parties de cartes interminables. Pour ma part, j'ai trouvé une autre occupation : je me suis remis au piano et je joue même de l'orgue à la Chapelle.

La grande préoccupation, c'est évidemment l'ébauche de projets d'évasions. Le gros tuyau du moment c'est la réforme médicale. Plusieurs d'entre nous, sont d'ailleurs susceptibles d'être réformés le Lieutenant JAUFFRT et le Commandant D'ARRAS, en particulier. Comme la réforme est hypothétique et doit être entérinée par les allemands, je préfère chercher ailleurs.

Un beau jour, tout à fait par hasard, je monte avec le Lieutenant LEMMEL dans le bâtiment des infirmiers : nous cherchons vaguement un moyen de sortir, pour aller en ville. Nous entrons dans une chambrée où nous nous trouvons en présence d'une porte dont la planche a été enlevée. La curiosité nous pousse et, avec un couteau de poche, j'ouvre la porte : Nous nous trouvons dans un escalier que nous descendons. L'escalier aboutit dans une courette et après quelques acrobaties nous sommes dans une ruelle déserte.

LEMMEL est plus âgé que moi, mais néanmoins nous sommes tous les deux comme des gosses et nous nous mettons à gambader. Quel plaisir de revoir des cinémas, des cafés, des magasins. Tous les deux nous achetons un complet civil, et je quitte LEMMEL pour entreprendre les démarches qui me permettront de m'évader.

Tout d'abord, je reviens à l'hôpital chercher l'aspirant GUY que j'ai décidé d'emmener avec moi. Nous ressortons ensemble par le même chemin. Il est en civil lui aussi. Nous allons tous deux au bureau des réfugiés où nous demandons un laissez-passer pour la zone libre. Je raconte que nous étions étudiants en Droit à PARIS, ce que nous habitions un petit appartement rue St Jacques. Devant l'avance allemande nous avons dû quitter PARIS le 14 Juin, et après avoir séjourné près de 6 Semaines à l'Hôtel de France à CONCARNEAU, nous nous trouvons actuellement sans argent (celà c'était vrai), et désirions retrouver nos parents respectifs.

Le Directeur du Service des Réfugiés à qui je venais de raconter ma petite histoire sourit d'un air entendu qui me gêna un peu, car j'en conclus qu'il avait deviné la vérité, et me donna nos deux laissez-passer en nous souhaitant bonne chance.

Restait le plus délicat à obtenir : le visa de la KOMMANDANTUR. Nous entrons froidement à la Préfecture, où celle-ci s'était établie et après avoir subi un petit interrogatoire légèrement indiscret nous nous retrouvons dans la rue, munis de nos précieux papiers, dûment tamponnés par les allemands. Je décide aussitôt de partir le lendemain, car il n'y a pas de temps à perdre. Nous retournons aux Réfugiés où l'on nous délivre un bon de transport gratuit, puis nous filons à la gare où l'on nous délivre nos billets.

Une fois les affaires sérieuses terminées, nous retrouvons LEMMEL, dans un café et nous rentrons tous contents de notre escapades, moi surtout.

En arrivant, mauvaise surprise, le chemin que nous avons emprunté pour sortir est fermé : le tuyau a dû être éventé. Nous arrivons à rentrer tout de même mais il faudra trouver une autre sortie pour demain matin. D'autant plus que le soir même, nous passons une contre-visite allemande qui ainsi que plusieurs de mes camarades, me déclare guéri et apte à partir le sur-lendemain pour l'Oflag de LANDERNEAU.

Je passe outre les conseils du Capitaine LHUILLIER, SANCHO, PANSA, et le lendemain à 5 heures du matin, nous partons GUY et moi après avoir fait nos adieux à nos camarades.

Monter un escalier, sortir par une fenêtre, descendre le long d'une gouttière : tout s'est bien passé, nous sommes dans la rue. Nous nous réjouissons malheureusement trop tôt, car 50 secondes plus tard, nous sommes appréhendés par une patrouille allemande. La figure de GUY tourne au vert, la mienne aussi probablement, pourtant je tente de bafouiller quelque chose. Heureusement pour nous, le sous-off. me coupe la parole et me demande en français : "Qu'est-ce que vous faites dans la rue à cette heure-ci ? vous ne savez pas qu'il est interdit de sortir avant 6 heures ". Malgré moi je pousse un soupir de soulagement et je me remets à bafouiller que je ne savais pas, que je venais de CONCARNEAU à pied et que j'allais chez Mme LE BERRE (c'était une des infirmière majors du LIKES).

La patrouille nous accompagna jusque chez Mme LE BERRE, avenue de la Gare et entre avec nous : autre histoire, car Mme LE BERRE n'était pas prévenue. Heureusement elle fit preuve de beaucoup d'esprit et, ne se doutant de rien, les allemands nous laissèrent.

A 11 heures, nous prenons le train. Quel Voyage ! A chaque gare, nous manoeuvrons sur les voies de garage. Enfin, nous arrivons à NANTES le soir. Nous n'avons rien mangé depuis hier soir, néanmoins tout est fermé. Nous couchons par terre sur le quai. Le lendemain, départ à 6 heures.

Le voyage est toujours aussi pénible. Nous arrivons à BORDEAUX vers 20 Heures : il y a 48 heures que nous n'avons ni bu ni mangé : avec les émotions du voyage en plus, nous mourons littéralement de faim.

GUY n'a pas un sou, moi-même je n'ai que 200 francs.

En arrivant à la gare, je me précipité vers le buffet qui est assiégé par les allemands qui partent en permission. Je prends mon tour, et, après une bonne demie-heure d'attente, je suis sur le point d'arriver en première position, quand je me sens tirer en arrière : c'est un boche qui a sans doute plus faim que moi, car il n'a pas mangé depuis une heure ou deux.:

"Raus ! Besser ! " me dit-il.

Je ronge mes poings pour ne pas éclater de colère. Mais je dois plier, et attendre que leur train soit parti. C'est à dire environ une heure.

Enfin, les voilà partis.

Je saute au buffet. Bien entendu, il ne reste rien. C'est à croire que les Huns sont passés par là.

Il ne reste même pas une bouteille de bière !

Malgré tout j'arrive à apitoyer la bonne femme du buffet qui va dans sa cuisine me faire six sandwichs avec le pain de son diner.

J'arrive également à obtenir deux bouteilles de limonades.

Nous ~~XXXXXXXX~~ nous mettons, GUY et moi à dévorer à belles dents.

Le lendemain, nous repartons en direction de NARBONNE.
GUY, lui va à LYON.

Nous passons sans encombre la ligne de démarcation à LANGON.

Quel soupir nous poussons en voyant les derniers boches !

F I N

APPENDICE I

C I T A T I O N A L ' O R D R E D E L ' A R M E E

Extrait de l'ordre N° 362/C du 12 Novembre 1948
du Général d'Armée, Ministre Secrétaire d'Etat à la Guerre

304° R.A.C.P. 9ème Batterie
GERARD Claude, Aspirant

"Très belle attitude au feu le 5 Juin à VERMANDOVILLERS (Somme)."
"Placé au commandement d'une pièce anti-char de 75, de sa batterie,
a été rapidement blessé à la gorge par l'infanterie ennemie attaquant
sa batterie. Sa pièce ayant été en partie démolie par l'ennemi, a
refusé de se laisser évacuer, a réussi à reprendre sa pièce à l'aide
d'une chenillette d'infanterie."
"A été évacué le 5 Juin."

Citation homologuée au Journal Officiel du 16/7/41.

Copie certifiée conforme

Le Colonel MORTREUX
Commandant le 15° R.A.

Signé : P. MORTREUX

APPENDICE II

Copie d'une lettre adressée le 24 Juillet 1940
par le Lieutenant-Colonel BIZIEUX,
Commandant le 304^e Régiment d'Artillerie
à SEMALENS (Tarn)

Au Commandant GERARD
Commandant le Canton d'Arles s/ Tech (P.O.)

Mon Cher Camarade,

J'ai été heureux d'apprendre par vos soins que la santé de votre fils, l'aspirant GERARD, allait s'améliorer à QUIMPER, mais il est malheureusement à craindre évidemment que les Allemands le considère désormais comme un prisonnier.

Je suis heureux de vous confirmer, en tous points les expressions que votre fils a employées quant à la conduite de son unité le 5 Juin dernier. La 9^{ème} Batterie a eu une attitude splendide qui a suscité mon admiration. Et fortement attaquée par l'Infanterie ennemie (et non par des parachutistes), dès le 5 au matin, cette Batterie a réussi à reprendre une pièce de 75 dont l'ennemi s'était emparé, et qui mieux est, avec l'aide d'une chenillette d'infanterie a réussi à faire 200 prisonniers !....

L'Aspirant GERARD a été des plus brillants, mais seulement au début, puisque c'est, je crois, en essayant de reprendre la pièce qu'il a été blessé.

Vous pensez bien qu'il n'a pas été oublié dans les récompenses. Dès que les événements l'ont permis, il a été proposé pour une citation à l'ordre de l'Armée, mais cette citation, pas plus d'ailleurs que les autres demandes de récompenses de cette nature, n'est revenue encore du Grand Q.G.

;;;;;;;;;;;;;;;;;;;;;;;;;;;;;;;;;

Veuillez croire, Mon Cher Camarade, à l'assurance de mes sentiments les plus cordiaux.

Signé : BIZIEUX

APPENDICE III

Copie d'une lettre adressée par le Capitaine FILOQUE
Commandant la 9ème Batterie du 304° R.A.C.P.

à Monsieur Pierre GERARD
Villa Geneviève
41 Avenue du Valespir
AMELIE LES BAINS (P.O.)

SEMALENS, (Tarn) le 7 Août 194

Mon Commandant,

J'ai été, moi aussi, déçu de ne pas vous rencontrer à
MONTPELLIER, lors de la courte visite que j'ai faite à Mme GERARD.

Votre fils Jacques a pu vous dire que notre Aspirant s'était
vaillamment comporté et que son premier contact avec le "vrai baroud"
m'avait fait apprécier ses qualités de bravoure et de vaillance.

Il a été très chic, - et vous devez savoir, mon Commandant
la valeur de ce terme - , Je passe sous silence les paroles élogieuses
que vous prononcez au sujet du Commandant de la 9ème Batterie ;
toutes choses ne se trouvent-elles simplifiées lorsqu'on se sent
entouré de la confiance de ses gens et qu'on a autour de soi des
adjoints et des hommes braves ?

.....

Croyez, Mon Commandant, à mes respectueux sentiments.

Signé : FILOQUE